

chaîne, imminente, du christianisme, qu'il fixe à quatre ou cinq cents ans.

Voltaire (contre Pascal et le christianisme), pose l'idée nouvelle : « Le but de l'homme est l'action (1734). »

L'Italie rompt enfin son long silence et dit (en 1726) : « L'humanité s'est faite elle-même par sa propre action. C'est l'homme qui forge sa fortune (Fabrum suæ quemque esse fortunæ). Il est son propre Prométhée (Vico). »

Cela d'un coup efface le *Discours* de Bossuet. C'est la création de l'Histoire.

Vico a-t-il un père? S'il en a, c'est Leibnitz, qui, cinquante ans plus tôt avait dit : « L'homme est une force active, une cause qui agit incessamment. Tellement que l'idée d'existence ne lui vient que de cette cause intérieure qui est *lui*. »

Vico sent cela dans l'histoire, dans les mœurs et les lois. Du moment que ce sont des effets naturels de notre activité, on peut les expliquer dans le passé, les deviner dans l'avenir, les préparer, y préparer les hommes, futurs acteurs de l'histoire qui suivra.

Bientôt la politique, la société même, paraîtra au génie de Turgot une éducation.

La société est un tout très-complicé. Dans le milieu social, notre action se mêle de mille activités diverses. De l'humanité tirons l'homme. Observons-le à part. Dans le désert peut-être, le dénuement et l'abandon, nous pourrions mieux voir ce qu'il peut.

C'est la donnée féconde, admirable, du Robinson. Ce livre a un rapport avec celui de Cervantès, c'est que tous deux sont écrits par des hommes déjà avancés dans la vie et qui ont traversé tous les malheurs. L'Espagnol est un vieux soldat estropié, un pauvre prisonnier, qui conserve la plus jeune imagination. Foë, l'Anglais, déjà parvenu à cinquante-cinq ans, ruiné et méconnu, condamné et pilorié injustement, se console dans l'ennui de la campagne par un travail immense, se raconte des aventures et réelles et imaginaires, fait des voyages infinis par écrit. Tous deux témoignent d'une âme singulièrement ferme et calme, sans haine, sans rancune pour les hommes ou contre le sort.

La légende si ancienne de Robin-Wood, le vagabond des bois, ici s'est transformée; elle est devenue maritime. Robinson est bien l'homme du temps où Foë écrivait, en 1719, le marin, le planteur, qui va, du Brésil en Afrique, acheter des esclaves. Cela date le livre parfaitement. Cette année 1719, celle du Système de Law, est l'époque

où les Compagnies rivales de France et d'Angleterre se disputent la mer, les colonies. Tous les esprits tournent de ce côté. On ne parle alors que *des îles*, (voy. ma *Régence*), de leurs fabuleuses richesses et des fortunes qu'on y fait. L'Anglais, contrebandier sur les terres espagnoles, ou commerçant de nègres en vertu de l'Assiento, se précipitait vers le Sud. Foë très-sagement veut calmer l'imagination, dit ce que sont ces îles tant vantées. Son livre est un tableau qui rappelle, fort adoucies, les terribles misères qu'y endurèrent jadis les boucaniers abandonnés, ne vivant que de chair un peu cuite au soleil. Il supprime les intolérables souffrances que leur causait la piquûre des insectes (voy. *OExmelin*, etc.). Son naufragé n'est pas accablé du climat. Il travaille comme il le ferait dans la campagne de Londres, où Foë écrivait. C'est la légende du travail évidemment qu'il voulait faire. Voilà la nouveauté, l'originalité du livre.

La situation n'est pas celle du pionnier moderne dans les terres illimitées de l'Amérique, appuyé derrière lui par le monde civilisé, et pouvant s'avancer à volonté, choisir sa station, ce qui diminue fort son esprit inventif, et le maintient assez grossier. Robinson est un prisonnier, enfermé dans une île, obligé de chercher et en lui et dans la nature. Il arrive peu préparé, et il faut qu'il

devine, retrouve les procédés des arts élémentaires, nécessaires à la vie humaine. Cela est beau, instructif et fécond. On voit là, on apprend quels sont les biens réels, les choses vraiment utiles. Quelle joie pour Robinson quand, parmi les épaves, il retrouve la scie, les instruments du charpentier ! Que ces grossiers outils lui semblent préférables à l'or, à tous les trésors de la terre !

On peut dire que Foë a trop pitié de l'homme, qu'il ne suit pas sévèrement sa belle donnée. Lui laissant à portée le vaisseau échoué, il lui donne trop de secours. Le livre aurait été bien plus original si Robinson en eût eu moins, s'il eût inventé davantage. Mais alors le roman aurait moins satisfait la masse des lecteurs, spécialement des lecteurs anglais qui prennent grand plaisir à voir ce sauvetage, à voir ce naufragé trouver tant de bonnes choses, emmagasiner tout cela, qui s'associent d'esprit à ce ménage où, près du nécessaire, se trouve même le cher confortable. Foë flatte en ceci singulièrement l'esprit anglais. Il s'y conforme encore et lui donne l'illusion complète d'une histoire qui serait réelle, par le détail précis et minutieusement calculé de beaucoup de petits objets. Il semble moins habile à conserver l'illusion quand il exagère tellement le travail dont le plus laborieux des travailleurs serait capable. Ses canots, le grand, le

petit, son chemin aplani pour traîner le grand à la mer, un canal long, profond, qu'il creuse lui seul, cela dépasse toute vraisemblance, étonne et refroidit un peu.

Trois points marquent très-bien l'époque :

D'abord le commerce des noirs, l'esclavage, que l'auteur, ce semble, ne désapprouve nullement, et qui à ce moment faisait la source principale des richesses de l'Angleterre ;

Deuxièmement l'esprit biblique, la lecture de la Bible, mais sans allusion à aucune Église spéciale. Dans cette époque intermédiaire le puritanisme a faibli, et le méthodisme n'a pas commencé. Wesley n'arrivera qu'après 1730 ;

Troisièmement un trait particulier : la mention fréquente des liqueurs fortes. L'entr'acte des idées favorisait l'avènement de l'alcoolisme et tout vice des solitaires. Hogarth, tout à l'heure, va nous en donner les tableaux. Déjà, dans Robinson, le rhum revient à chaque instant et sous tous les prétextes.

L'Angleterre se reconnut si bien, accueillit tellement le livre qu'elle le prit pour une histoire vraie. Il fut traduit sur-le-champ en français. C'est sur le continent, en France, en Suisse, en Allemagne, qu'on en apprécia la vraie portée systématique, et bien au delà même de ce que peut-être

l'auteur avait voulu, senti. Son lourd habit biblique n'empêcha pas qu'il n'eût une action profonde. Il a, bien plus que Locke, inspiré, préparé l'Émile.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

V

ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Rousseau, dans ses trois livres qui parurent en trois ans (*la Julie, le Contrat, l'Émile*), eut l'effet tout-puissant de ce rayon subit qui transfigure les Alpes, quand un vent matinal balaye le brouillard de la nuit. Ce paysage immense, vu du Jura, semblait une mer grise d'où à peine surgissait quelque île. Mais tout s'éclaire, tout ressort, éclate, avec cent nuances diverses. C'est comme un monde créé tout à coup, sorti du néant.

Nuances fort diverses, plus ou moins vraies; beaucoup sont fantastiques, pleines de rêves encore, d'illusions. Au total, une grande lumière

a envahi le paysage. Si tel détail nous trompe, l'ensemble est dans le vrai.

Ce puissant ouvrier, ce grand metteur en œuvre, qui eut certainement plus de talent que d'invention, méritait-il ce succès incroyable, le plus beau qu'homme ait eu jamais ? Nous ne dirons pas Non ; nous ajournerons nos censures sur ses hésitations, ses reculs du jour à la nuit. Nous dirons plutôt Oui. Il est sûr que ce grand coup d'art, cet éclat littéraire incroyable était mérité. Il partit d'un élan, d'un moment héroïque, d'une sublime crise du cœur.

Le moment où le pauvre, l'isolé, le déshérité, s'appuyant sur lui-même, *fait appel à la conscience*, retrouve, affirme l'harmonie, et, du fond du malheur, jure que *le tout est bien !*

Rousseau n'est nullement novateur. L'optimisme, depuis Leibnitz, depuis cent ans, était populaire en Europe, professé en Allemagne. Les déistes anglais l'avaient mis en honneur. Entre deux ombres absurdes, la férocité puritaine, l'imbécillité méthodiste, l'Angleterre avait eu comme un éclair humain, un appel au bon sens. Voltaire, en 1727, quand il revint de Londres incognito, encore exilé, ruiné, pauvre, et caché alors dans un grenier de Saint-Germain, écrit très-noblement (contre Pascal et les pleureurs chrétiens) :

« *L'homme est heureux. Il y a plus de bien que de mal.* »

Il le soutient de même dans ses Discours, ses lettres à Frédéric. C'est le grand cours du siècle : l'Optimisme et la Liberté.

L'affreuse Guerre de Sept ans et le désastre de Lisbonne, tant de maux coup sur coup, firent pourtant tort à la lumière. Voltaire eut son éclipse (voy. mon *Louis XV*). Il se trouvait aussi que la diffusion du mouvement encyclopédique, la variété des sciences, leurs progrès même, avaient l'effet momentané de trop disperser l'âme, de lui faire oublier sa force intérieure et son moi. Diderot l'éprouvait, comme aujourd'hui Comte et Littré. Des lueurs fatalistes passaient, troublaient le jour. Complication mauvaise qui aurait à jamais ajourné la Révolution.

Le dix-huitième siècle, fort différent du nôtre, a le cœur d'un héros. Chaque fois qu'il enfonce et baisse au fatalisme, il se trouve quelqu'un (un malade comme Vauvenargues, un pauvre homme comme Rousseau) pour frapper vivement du pied la terre et remonter, disant : « *L'homme est libre. Le cœur, la conscience, c'est tout. Je suis heureux. L'homme est heureux. Le monde est bon. Le tout est bien.* »

Les grands éducateurs depuis la Renaissance, traînant encore au pied leur boulet (Biblique et Chrétien), n'avaient jamais articulé cette confiance entière dans la nature. Elle est exactement *anti-chrétienne*, la pure négation du mythe de la nature déchue. Notez que les retours contradictoires de Rousseau, ses molleses chrétiennes qui pourront revenir, seront des parenthèses tout à fait isolées, discordantes dans l'ensemble de sa doctrine essentielle, sans s'y harmoniser jamais.

Même dans la *Julie*, dans les langueurs dévotes de sa dernière partie, l'éducation est juste anti-chrétienne, contraire à la dure discipline qui ne veut qu'émonder, mutiler la plante humaine. Julie se fie à la nature, au point que, selon elle, l'éducation consiste à ne rien faire du tout. Laisser l'enfant jouer et vivre, se créer par lui-même, c'est le seul idéal de la belle raisonneuse (en même temps un peu quiétiste). Et le philosophe Wolmar, le père, le goûte assez. Il dit : « Le caractère ne change pas ; il reste quoi qu'on fasse. Donc, il ne faut rien faire. » Il semble fataliste, par respect de la liberté.

Nombre de sots ont pris cela au mot, ont dit : « Pourquoi l'éducation ? » La négligence, la paresse, toutes les faiblesses maternelles s'en arrangeaient bien volontiers. Mais Rousseau même,

avec un vigoureux bon sens, dans *la Julie* et dans *l'Émile*, se fait une terrible objection, c'est que cette éducation négative suppose un vrai miracle. Quel ? *Un milieu parfait*, un si excellent entourage que l'enfant, ayant tout autour la vue du beau, du bon, s'améliore (rien qu'à regarder). Cela ne se trouve nulle part, moins chez Julie qu'ailleurs. L'enfant, entre deux cœurs *sensibles* (et plus amoureux que jamais), mollirait et dépérirait, atrophié dans cette langueur.

L'Émile, heureusement, ne suit pas *l'Héloïse*. C'est un livre très-mâle. L'éducation d'amour, négative, expectante, ne va pas à ce siècle, en réalité énergique, et, parmi ses écarts, actif et créateur. *L'Émile* agit et crée. Tout y est art et énergie. En disant : « *Nature agira*, » il agit vigoureusement. Il est en cela concordant au grand but que posèrent Voltaire et Vauvenargues : « Le but de l'homme est *l'action*. »

C'est superbe de mise en scène. C'est bien autre chose que Robinson. Il y a bien là un naufragé, une âme échouée au rivage de la vie (Sicut projectus

ab undis navita, *Lucret.*). Mais cette âme n'est rien encore, n'est point douée. Et vous avez la grandiose intuition du Prométhée, qui, d'un peu de terre, va faire l'homme.

Le tout triste et sublime. C'est un morne désert. Point de famille, ni père, ni mère (sinon pour l'allaitement). Rien que ce raisonneur, cet artiste, ce calculateur, qui vous travaille la petite momie. C'est très-beau, et cela fatigue. On admire, mais c'est dur à lire. Il y a trop d'esprit, trop d'éloquence, trop de force, trop de toute chose. Il montre un bras d'Hercule pour toucher une fleur. Il prend des gants d'acier pour bercer un enfant.

J'ai vu dans le Tyrol certain logis désert, un nourrisson tout seul. Du matin, les parents étaient à la forêt; un sauvage cours d'eau, armé de force énorme, fait pour tourner dix meules, d'un filet ménagé qui servait de nourrice, agitait, balançait l'enfant dans son berceau.

On sent trop bien partout qu'il n'a pas eu d'enfants, et qu'il n'en a vu guère. Dans sa vie vagabonde de musicien littérateur, n'ayant point de foyer (autre que sa pensée), il n'a jamais passé près de la cheminée les longues heures patientes qu'y passera Frœbel à voir l'enfant dormir, se réveiller, jouer.

Rien de plus éloigné du sentiment du peuple.

Il n'a pas observé ce qu'offre le plus simple ménage, ce que sait le moindre ouvrier : c'est que *la famille du travailleur est une éducation de justice* (voy. plus haut). Il n'a pas vu l'enfant frappé de l'exemple du père, sachant qu'il travaille pour lui, et qu'il *doit* le lui rendre, s'y essayant déjà, et, dans ses jeux, s'imaginant le faire.

Le juste est-il en nous ? et cette belle lumière luit-elle déjà dans le berceau ? Il dit *oui* dans son premier livre. Puis, il l'oublie, dit *non* ailleurs.

Condillac a finement composé et décomposé l'homme-statue. Rousseau se fait tort en l'imitant, en employant ces artifices. Il brise l'unité réelle, si touchante, de l'âme. Il en fait trois, ce semble. A l'en croire, le petit enfant ne comprendrait rien *que la force* ; il faudrait durement, à ce pauvre petit, lui dire ce mot bref : « Je suis fort. » (Quoi de plus déplaisant ?) Un peu plus tard, l'enfant ne comprend *que l'utile* ; on le mène par l'intérêt. Et c'est plus tard encore, selon Rousseau, qu'il sent le beau, le bon, le juste, le devoir.

Quelle scolastique ! quel esprit de système, tout contraire à l'expérience ! Il ne s'aperçoit pas que par ce dur chemin, sans s'en apercevoir, il retourne au passé, cruel et sophistique. Ce triste enfant à qui on n'apprend que la force, m'a l'air du fils d'Adam et de l'homme déchu.

Ah ! robe de Nessus qu'on ne peut arracher !
 Ah ! levain savoyard de l'éducation catholique !...
 C'est de là qu'il a pris des finesses à la Fénelon,
 des machines qui trompent l'enfant « dans la
 bonne intention. » Quoi ! lui mentir, quoi ! la
 tromper, cette chère et faible créature, aimante et
 confiante, qui n'a que vous, se remet toute à vous !
 Comment en avoir le courage ? Comment lui dire
 ce mot de tyran : « Je suis fort ! »

Il y a de ces mots, des élans tyranniques, comme
 dans le Contrat social. Et, dans cette dureté, pour-
 tant une bien grande vacillation. Qu'est-ce que ce
 Vicaire Savoyard ? ce feint abbé qui parle, *et non*
Rousseau. Rousseau n'est, dit-il, que copiste.
 Qu'est-ce que ce respect (douteux) pour la Révé-
 lation, violemment démenti dans ses Lettres de
 la Montagne ?

Misère ! misère ! Et avec tout cela, l'effet total
 fut pourtant beau et grand.

Rousseau trouvait le siècle un moment indécis
 et comme embarrassé dans le réseau d'un progrès
 compliqué. Il le saisit, ce siècle, le remet en che-
 min, il lui rend la voie droite, d'un seul mot :
 « Conscience ! conscience ! »

Cela est magnifique.

La liberté morale, une fois attestée, relevée,
 toute liberté suivit dans les actes, les œuvres, les lois.

La liberté est une. Sociale, morale, économique,
 etc., le nom n'y fait rien ; c'est toujours liberté, la
 liberté du cœur, d'où jailliront les autres.

On cria, mais en vain. Les chrétiens, les scepti-
 ques, parfaitement d'accord, disaient : « Il se con-
 fie au cœur, si variable, au caprice individuel, à
 l'instinct si souvent faussé. » Mais si cette voix in-
 térieure est *la même* par toute la terre ; si, pour
 s'assurer, s'affermir, la conscience de chacun a la
 conscience de tous, n'est-ce rien que *l'accord de*
l'homme et de l'humanité ?

Un peu avant *l'Émile*, cet accord avait eu sa
 vive affirmation dans le grand livre de Voltaire
 (1757). Un peu après *l'Émile*, il eut sa démon-
 stration admirable que l'on essaye en vain d'ébranler
 aujourd'hui. On vit se dérouler (1768), de
 l'Inde et de la Perse à nous, la touchante una-
 nimité des plus grandes nations de la terre, la
 voix de cent peuples et cent siècles, répondant
 à Rousseau : « Conscience ! conscience ! »

Ce beau siècle de foi, le dix-huitième siècle, fort
 du dogme suprême, la liberté morale, s'en va dès
 lors tout droit au but : 89.

Voilà la gloire d'*Émile*. Le fataliste élève l'en-
 fant pour le Tyran, Rousseau pour la Révolution.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

L'ÉVANGILE DE PESTALOZZI.

L'ÉVANGILE DE PESTALOZZI.

L'immense résultat de l'*Émile* parut de cent façons, mais surtout par un mot qui éclata partout : *philanthropie*. Le grand patriote allemand, l'illustre Basedow créa ses instituts *philanthropiques*, maisons d'éducation, d'instruction *intuitive*. Ses très-belles gravures, jointes à un admirable texte, renouvelaient Comenius, père vénéré de la pédagogie.

Nous avons vu comment, de l'horrible chaos de la Guerre de Trente ans, sortit l'éducation, le génie de Comenius. Notre cruelle guerre de Sept ans éveilla le bon cœur, le grand cœur de Basedow.

C'est de même, au milieu des malheurs de la Suisse, sur les ruines fumantes de Stanz, dans ce lieu tragique et sublime sur le lac des Quatre-Cantons, que se fit, non le plan, non le rêve de l'éducation, mais sa vive réalité. Nulle légende plus sainte dans la mémoire des hommes.

En 98, les orphelins échappés au massacre, jeunes enfants de quatre ans à dix, furent mis dans un couvent à demi ruiné, et pour en avoir soin, on appela un homme que beaucoup croyaient fou, l'ardent, le charitable Pestalozzi, qui, depuis vingt années, s'était ruiné plusieurs fois par des essais d'éducation. Il fallait un tel homme pour accepter une telle tâche, sans moyens ni ressources, sur ce terrain sanglant. C'était en octobre, une saison déjà froide sous les Alpes. Dans la seule chambre habitable de ce bâtiment saccagé, les fenêtres brisées laissaient entrer la pluie, les vents d'automne. Point de dortoir, point de cuisine. Nul sous-maître, nul aide. Voilà notre homme qui bientôt est entouré de quatre-vingts enfants, obligé de faire tout, bien moins maître que bonne, et, qui pis est, garde malade. Ces petits malheureux étaient dans l'état le plus déplorable, en guenilles, et plusieurs couverts de maux, de plaies. Triste résidu de la guerre.

Au dehors, tout hostile, de grossiers fanatiques,

un monde catholique et barbare qui, dans cet homme dévoué, voyait un protestant, qui perdrait ces enfants, pervertirait leur âme, bref, un suppôt du Diable, de la damnée Révolution.

Elle venait pourtant cette Révolution de délivrer la Suisse, toutes ses populations sujettes, de Vaud, etc., opprimées par les vieux bourgeois, par les cités tyrans. Mais les malheureux montagnards des petits cantons, vrais taureaux d'Uri, d'Unterwalden, n'entendant rien, suivaient leurs prédicateurs furieux, des capucins, les agents de l'Autriche. Ils étaient si aveugles qu'à l'entrée des Français dans Stanz, comme on parlementait, ils tirèrent, ils tuèrent l'officier qui était en tête. De là un massacre cruel. Nos soldats, généreux et humains à Altorf, furent très-féroces à Stanz. Malgré le zèle que mit le gouvernement à donner tout ce qu'il pouvait de secours, des rancunes profondes subsistaient, et l'on s'en prenait au pauvre homme.

Tout lui était contraire, tout semblait impossible. Il a écrit lui-même : « Il me fallait agir dans un chaos de confus éléments, de misères sans limites. Si je l'avais bien vu, j'aurais été effrayé et désespéré. Heureusement j'étais aveugle. Je ne savais guère ce que je faisais, mais bien ce que je voulais : *la mort, ou réussir*. Mon zèle pour accomplir